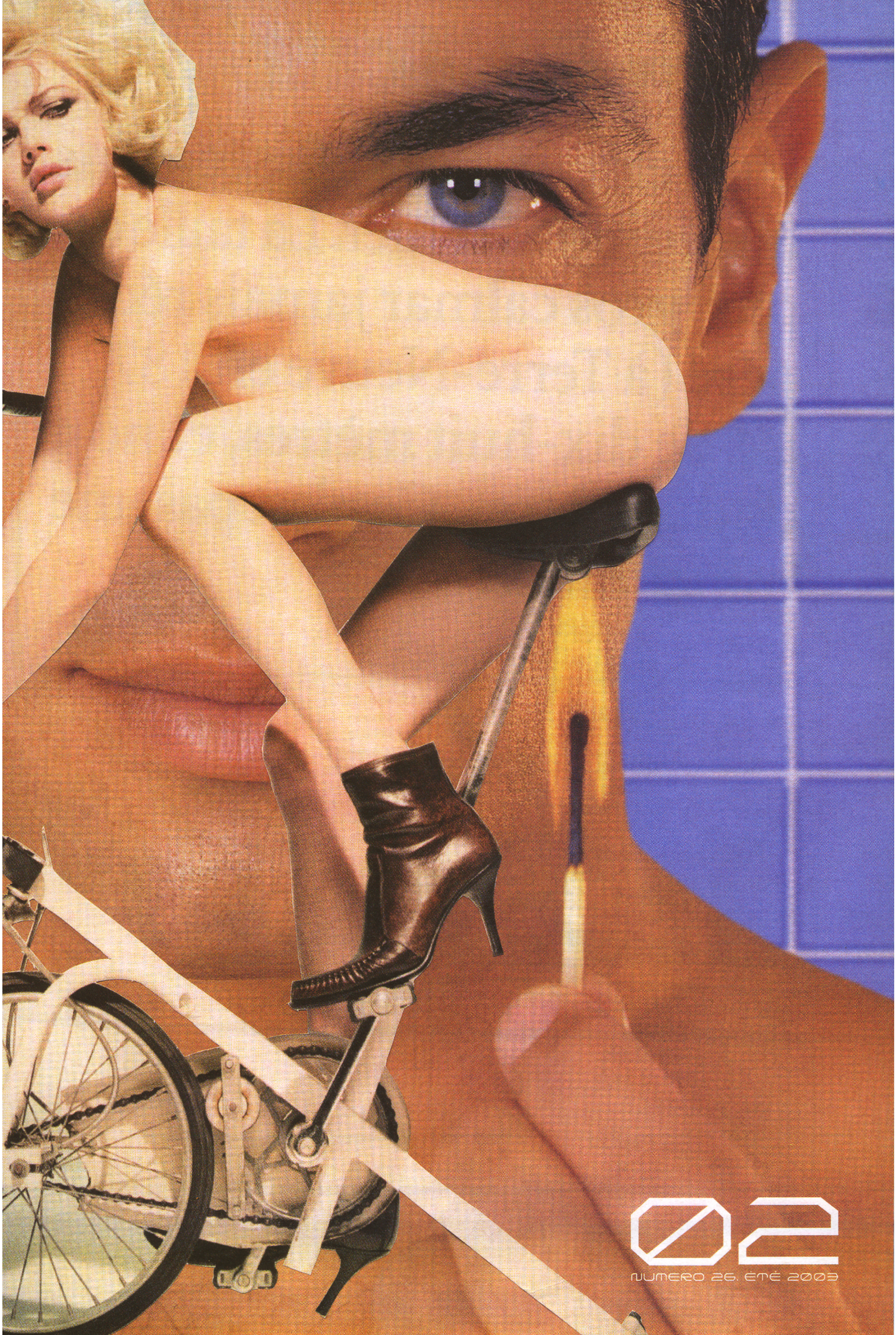

02
NUMERO 26. ÉTÉ 2003

PAR PATRICE JOLY

ENTRETIEN AVEC OLIVIER BLANCKART

Olivier Blanckart a exposé en avril à la galerie Édouard Manet à Gennevilliers une série de sculptures qui relate l'histoire très récente des événements de Gênes, avec, en figure de proue, la mort du manifestant Carlo Giuliani. Interrogatoire en règle d'un artiste qui ne manque pas de tempérament et qui manie les concepts aussi bien que les bandes de scotch dont il recouvre personnages et objets. Just scotch it !

02 : Ton parcours est marqué par une attitude radicale avec un certain nombre d'interventions symboliques à l'encontre des institutions culturelles. Pour autant, peut-on dire de toi que tu es un « artiste activiste » ?

Olivier Blanckart : Je pense avoir été un activiste dans le champ politique ou social avant même d'avoir été un artiste et en tout cas indépendamment de cela. C'est mon tempérament.Un activiste, c'est quelqu'un qui se situe à égale distance entre le militant et le terroriste. Il croit très modérément aux lourdes organisations mais rêve – sans nécessairement pour cela révolvériser des archiducs ou s'écraser sur des pentagones aux commandes d'un avion – qu'il est encore possible d'accélérer certaines circonstances historiques par des coups d'éclat. Du coup, l'activiste est par nature un hyper suspect : les militants classiques le tiennent pour un fouteur de merde incontrôlable, et les vrais radicaux le prennent pour un truqueur inconséquent, pour ne rien dire des tenants de l'ordre établi. Vers l'âge de 20 ans, c'est par la figure de Jean Genêt que je pense avoir été le plus marqué. Et la condition suspecte me réjouit personnellement autant qu'elle le faisait jouir.

Toutefois, si j'analyse honnêtement les choses, je ne crois pas que mon attitude soit si radicale qu'il n'y paraît vis-à-vis des institutions de l'art, puisque je n'ai jamais – contrairement à d'autres – réclamé leur disparition globale ; ce serait bien cynique de le faire. Si j'ai été réellement maltraité par certaines institutions à cause de mes prises de positions, j'ai également été régulièrement acheté, produit, invité et exposé par d'autres institutions. Bref, si les formes que j'emploie sont parfois radicales, le fond de mes interventions est en fait plutôt réformiste. [illegible] résumer rapidement, je suis convaincu que sans institutions il y aurait quand même de l'art et des artistes. Mais du [illegible] que ces institutions existent, qu'elles reçoivent une [illegible] des impôts, c'est, j'imagine, pour contribuer au [illegible] il faut alors veiller à ce qu'elles y contribuent [illegible] Si quelque chose merde grossièrement, j'ai [illegible] à vouloir le dire publiquement. C'est en cela [illegible] plus libertaire que réellement anarchis[illegible] institutions qui existent ont un devoir d'ex[illegible] et politique. Les expositions qu'on y voit devraient être les meilleures, les artistes invités toujours excellents, la compétence et l'honnêteté des responsables très hautes, [illegible] de vue technique qu'intellectuel. Et enfin, en raison même de leur responsabilité dans la poursuite du bien public dans un pays où Le Pen fait quand même 18 % aux élections, leur engagement politique contre tout ce qui est réactionnaire en général et contre le fascisme en particulier devrait être public, offensif et revendiqué sans aucune ambiguïté. Or, il n'y a pas besoin de citer ici une liste éclair de noms hélas trop connus, pour s'apercevoir qu'on est parfois très loin du compte.

Pourtant l'excellence est la seule issue possible désormais pour les institutions artistiques, la seule chose qui pourra justifier que l'on continue de les subventionner. Car le romantisme culturel a vécu. Il faut être réaliste : ce n'est ni la culture ni les institutions ni même les artistes qui ont empêché Le Pen de se qualifier pour le deuxième tour des élections en 2002. C'est le peuple qui, de fait, a sauvé la démocratie de manière assez sophistiquée. Non pas en allant voir des expos ou des pièces de théâtre, mais en votant massivement pour Chirac, un candidat que majoritairement il n'aimait pas.

02 : Je reprends la formule que tu as utilisée dans le passé : « L'art est l'expression formelle d'une attitude esthétique face au monde ». Considères-tu que cette position de retrait soit une manière de clore l'action de l'artiste dans un champ déterminé ? En gros, cela veut-il dire que l'action de l'artiste en dehors du champ supposé de l'art est vouée à l'échec ?

OB : Cette définition de l'art n'est pas une position de retrait. C'est juste une définition qui signifie : tous les êtres sensibles, du charcutier au Prix Nobel, éprouvent à tout moment des émotions en étant au monde. De ces émotions, tous n'en font pas nécessairement quelque chose. En revanche, l'artiste est l'être qui, non seulement accepte consciemment de voir sa vie modifiée par les émotions qu'il ressent – c'est l'attitude esthétique –, mais en outre, il donne à sa façon d'être au monde modifiée par l'esthétique, une forme exprimée. C'est son art, qui va à son tour contribuer à interagir avec la sensibilité d'autrui et avec la sienne propre naturellement. Mais, pour revenir à la deuxième partie de la question, la compétence de l'artiste, c'est son art, et son terrain de compétence, le champ artistique. Mais du fait qu'il produit des formes qui ont des effets dans le champ symbolique, l'artiste a toujours été placé historiquement dans le giron du pouvoir politique ou religieux jusqu'à la période moderne où il s'est retrouvé dans le giron des intellectuels. C'est à cause de ça qu'on lui demande parfois son avis, à lui et pas au charcutier du coin, sur des questions dont il n'est pourtant pas expert. Ça s'appelle un privilège, et ça implique aussi une responsabilité, à commencer par celle d'être crédible dans son propre champ de compétence. Je dis souvent que si Tavernier est crédible – et efficace ! – lorsqu'il s'exprime sur la

▲ Olivier Blanckart, sans titre, vue de l'exposition Giotto, photo Laurent Lecat, 2003

toxicomanie, le droit d'asile ou la double peine, c'est d'abord parce qu'il est légitime artistiquement comme cinéaste.
Donc je ne sais pas si l'action de l'artiste en dehors du champ de l'art est vouée à l'échec. J'espère bien que non, même si j'estime que la plus sublime intervention esthético-politique de ces trente dernières années n'était pas due à des artistes mais à un groupe d'activistes – Act-Up Paris – le jour où ils ont enfilé un préservatif rose géant sur l'obélisque de la place de la Concorde… avec l'aide de Benetton !

02 : Dans ta récente exposition de Gennevilliers, tu mets en scène la figure de Carlo Giuliani, héros malheureux des manifestations antimondialistes de Gênes, face aux armures des Tutte Bianche : assiste-t-on à la naissance d'une esthétique de l'émeute ? Es-tu fasciné par ce côté spectaculaire de la manifestation ?
OB : La naissance de l'esthétique de l'émeute, je crains que ce ne soit qu'un concept tout juste bon pour le Palais de Tokyo, raison pour laquelle j'ai refusé de participer à l'exposition « Hardcore ». La boutique du Palais de Tokyo s'appelle quand même « Blackblock », hein ? question cynisme, c'est pas rien !… Et pour des raisons exactement inverses, je viens aussi de refuser de participer à l'exposition des 20 ans des FRAC, le commissaire général, Ami Barak, ayant été en 1995, l'organisateur d'une exposition de peintures intitulée « Garde-à-vue » dans une caserne de CRS entourée de barbelés à Carcassonne. Mais le côté spectaculaire et fascinant de l'émeute, ça n'est pas nouveau. Delacroix déjà en avait fait un tableau majeur… En fait à peu près tout le monde est fasciné. À commencer par les flics eux-mêmes qui mettent un soin particulier à fignoler leur côté visuel. En fait, c'est plus à la naissance d'une nouvelle esthétique du flic et du manifestant à laquelle on assiste ces dernières années. Les flics s'efforcent de plus en plus de ressembler à Robocop le héros déshumanisé du film, et les Tutte Bianche à l'inverse, singent les tenues des flics en se bardant d'armures faites avec les déchets même de la société de consommation (bouteilles de coca vides, cartons d'emballage, scotch, etc.).

▲ Olivier Blanckart, *Carlo Giuliani*, vue de l'exposition Giotto, photo Laurent Lecat, 2003

02 : Pourquoi convoquer la figure du peintre Giotto, mis à part le jeu d'assonance phonétique qu'il permet avec la prononciation italienne du G8 ?
OB : Beaucoup de titres de mes expositions personnelles depuis quinze ans ont été des calembours à partir de mots ou d'expressions étrangères – *Tout mi turbi, E Che Homo, Don't go breaking my Art, Stairway to H.* L'assonance G8-Giotto m'est apparue très vite et j'imaginais l'impact visuel qu'aurait la croix qu'on rajouterait pour biffer le i de Giotto sur le carton d'invitation. Mais ce nom abîmé, ça veut dire aussi que les mesures prises par des instances comme le G8 auront à terme des conséquences tout à fait néfastes sur l'art et la culture tels que nous les défendons.

02 : Tu as fait ces dernières années de nombreuses pièces où des personnages ou des objets facilement reconnaissables sont scotchés de part en part. Cela permet d'identifier tes pièces. Mais au-delà de l'aspect signature, peux-tu nous dire ce que représente symboliquement et formellement cette « technique » ?
OB : J'ai développé cette technique (car de fait, c'en est une) empiriquement à partir des matériaux que j'utilisais à l'origine pour mes performances en « Jean-Michel », le SDF : les restes d'emballages qui sont les déchets de la marchandise. L'usage que je fais de ces matériaux est un usage critique. Ces sculptures réalisées en terre glaise par exemple (technique pourtant très proche de celle que j'ai mise au point avec le papier kraft, le carton et le scotch) n'auraient aucun sens. Le scotch marron est un produit high-tech et low use. Pratiquement, je l'utilise pour ses caractéristiques techniques, solide, souple, pas cher, banal, et symboliquement, je l'utilise comme une métaphore de la contamination marchande de la société contemporaine et de sa violence aveugle.
J'ai rencontré la mère de Carlo Guliani. Il ne faisait même pas partie des Black-Blocks, m'a t-elle dit, ce rouleau de scotch marron qui traînait par terre, il l'avait ramassé par hasard et enfilé machinalement à son bras. Je l'ai vu comme l'auréole renversée de l'innocence, celle d'un jeune garçon qui croyait jouer à la manif contre la mondialisation et qui s'est retrouvé au centre de l'arène, foudroyé tel un torero de Manet avec ceint à son bras l'objet symbolique de sa protestation même ◆

Exposition Giotto, Olivier Blanckart
du 3 avril au 17 mai 2003, Galerie Edouard Manet
École municipale des Beaux-Arts de Gennevilliers